

Richard Avedon - In the American West

Richard Avedon - À l'Ouest américain

THE AMON CARTER MUSEUM IN FORT WORTH, TEXAS, AND ITS DIRECTOR, MITCHELL A. WILDER, HAD BUILT A UNIQUE COLLECTION OF NINETEENTH- AND TWENTIETH-CENTURY PHOTOGRAPHS ON THE WEST. WILDER SAW A PORTRAIT OF WILBUR POWELL, A RANCH FOREMAN, WHICH WAS ONE OF A SERIES OF PHOTOGRAPHS I HAD TAKEN ON JULY 4, 1978, IN ENNIS, MONTANA. HE PROPOSED THAT I CONTINUE THIS WORK WITH THE SPONSORSHIP OF THE MUSEUM. WE AGREED THAT AN EXHIBITION WOULD BE COMPLETED IN FIVE SUMMERS, THAT IT WOULD OPEN AT THE AMON CARTER IN THE FALL OF 1985, AND THAT THE ORIGINAL NEGATIVES AND A SET OF PRINTS WOULD BECOME A PERMANENT PART OF THE MUSEUM'S ARCHIVES. WHEN WILDER DIED IN APRIL 1979, THE SUPPORT HE HAD GIVEN WAS CONTINUED BY THE STAFF OF THE MUSEUM.

R.A.

Le Amon Carter Museum de Fort Worth, au Texas, et son directeur, Mitchell A. Wilder, avaient constitué une collection unique de photographies des XIXe et XXe siècles sur l'Ouest américain. Wilder avait remarqué un portrait de Wilbur Powell, contremaître de ranch, issu d'une série que j'avais réalisée le 4 juillet 1978 à Ennis, dans le Montana. Il me proposa de poursuivre ce travail sous le patronage du musée. Nous convinmes qu'une exposition serait finalisée en cinq étés, qu'elle ouvrirait au Amon Carter à l'automne 1985, et que les négatifs originaux ainsi qu'un jeu de tirages intégreraient définitivement les archives du musée. À la mort de Wilder, en avril 1979, son soutien fut maintenu par l'équipe du musée.

RA

The American West 1979-1984

Richard Avedon - photographs

FOREWORD - AVANT-PROPOS

Beginning in the spring of 1979, I spent the summer months traveling in the West, going to truck stops, stockyards, walking through the crowds at a fair, looking for faces I wanted to photograph. The structure of the project was clear to me almost from the start and each new portrait had to find its place in that structure. As the work progressed, the portraits themselves began to reveal connections of all kinds—psychological, sociological, physical, familial—among people who had never met.

Dès le printemps 1979, j'ai passé les mois d'été à voyager dans l'Ouest, fréquentant les aires de repos pour routiers, les marchés à bestiaux, arpentant les foules des foires, à la recherche de visages que je voulais photographier. La structure du projet m'est apparue claire dès le début, et chaque nouveau portrait devait trouver sa place dans cet ensemble. Au fil du travail, les portraits eux-mêmes ont commencé à révéler des liens de toutes sortes – psychologiques, sociologiques, physiques, familiaux – entre des personnes qui ne s'étaient jamais rencontrées.

This is how these portraits were made. I photograph my subject against a sheet of white paper about nine feet wide by seven feet long that is secured to a wall, a building, sometimes the side of a trailer. I work in the shade because sunshine creates shadows, highlights, accents on a surface that seem to tell you where to look. I want the source of light to be invisible so as to neutralize its role in the appearance of things.

Voici comment ces portraits ont été réalisés. Je photographie mes sujets devant une feuille de papier blanc d'environ neuf pieds de large sur sept de haut, fixée à un mur, un bâtiment, parfois sur le flanc d'une remorque. Je travaille à l'ombre, car la lumière du soleil crée des ombres, des reflets, des accents sur une surface qui semblent indiquer où poser le regard. Je veux que la source de lumière soit invisible, afin de neutraliser son rôle dans l'apparence des choses.

I use an 8 x 10 view camera on a tripod, not unlike the camera used by Curtis, Brady, or Sander, except for the speed of the shutter and film. I stand next to the camera, not behind it, several inches to the left of the subject and about four feet from the subject. As I work I must imagine the pictures I am taking because, since I do not look through the lens, I never see precisely what the film records until the print is made. I am close enough to touch the subject and there is nothing between us except what happens as we observe one another during the making of the portrait. This exchange involves manipulations, submissions. Assumptions are reached and acted upon that could seldom be made with impunity in ordinary life.

J'utilise un appareil 8 x 10 pouces sur trépied, similaire à ceux de Curtis, Brady ou Sander, à l'exception de la vitesse d'obturation et du film. Je me place à côté de l'appareil, non derrière, quelques centimètres à gauche de l'objectif et à environ un mètre vingt du sujet. Pendant que je travaille, je dois imaginer les images que je prends, car, ne regardant pas à travers l'objectif, je ne vois jamais exactement ce que le film enregistre avant le tirage. Je suis assez près pour toucher le sujet, et il n'y a rien entre nous, si ce n'est ce qui se produit lorsque nous nous observons pendant la réalisation du portrait. Cet échange implique des manipulations

PAGE

A portrait photographer depends upon another person to complete his picture. The subject imagined, which in a sense is me, must be discovered in someone else willing to take part in a fiction he cannot possibly know about. My concerns are not his. We have separate ambitions for the image. His need to plead his case probably goes as deep as my need to plead mine, but the control is with me.

Un photographe portraitiste dépend d'une autre personne pour achever son image. Le sujet imaginé, qui est en quelque sorte moi-même, doit être découvert chez quelqu'un d'autre, prêt à participer à une fiction dont il ne peut rien savoir. Mes préoccupations ne sont pas les siennes. Nous avons des ambitions distinctes pour cette image. Son besoin de plaider sa cause va probablement aussi profond que mon besoin de plaider la mienne, mais c'est moi qui contrôle.

A portrait is not a likeness. The moment an emotion or fact is transformed into a photograph it is no longer a fact but an opinion. There is no such thing as inaccuracy in a photograph. All photographs are accurate. None of them is the truth.

Un portrait n'est pas une simple ressemblance. Dès qu'une émotion ou un fait est transformé en photographie, il n'est plus un fait, mais une opinion. Il n'existe pas d'inexactitude dans une photographie. Toutes les photographies sont exactes. Aucune n'est la vérité.

The first part of the sitting is a learning process for the subject and for me. I have to decide upon the correct placement of the camera, its precise distance from the subject, the distribution of the space around the figure, and the height of

the lens. At the same time, I am observing how he moves, reacts, expressions that cross his face so that, in making the portrait, I can heighten through instruction what he does naturally, how he is.

La première partie de la séance est un processus d'apprentissage, pour le sujet comme pour moi. Je dois déterminer le placement exact de l'appareil, sa distance précise par rapport au sujet, la répartition de l'espace autour de la silhouette, et la hauteur de l'objectif. En même temps, j'observe ses mouvements, ses réactions, les expressions qui traversent son visage, afin que, en réalisant le portrait, je puisse accentuer par mes instructions ce qu'il fait naturellement, ce qu'il est.

The subject must become familiar with the fact that, during the sitting, he cannot shift his weight, can hardly move at all, without going out of focus or changing his position in the space. He has to learn to relate to me and the lens as if we were one and the same and to accept the degree of discipline and concentration involved. As the sitting goes on, he begins to understand what I am responding to in him and finds his own way of dealing with that knowledge. The process has a rhythm that is punctuated by the click of the shutter and my assistants changing the plates of film after each exposure. There are times when I speak and times when I do not, times when I react too strongly and destroy the tension that is the photograph.

Le sujet doit s'habituer au fait que, pendant la séance, il ne peut ni déplacer son poids ni bouger, sous peine de sortir de la netteté ou de modifier sa position dans l'espace. Il doit apprendre à me considérer, moi et l'objectif, comme une seule et même entité, et accepter le degré de discipline et de concentration requis. Au fil de la séance, il commence à comprendre à quoi je réagis chez lui et trouve sa propre manière de composer avec cette connaissance. Le processus a un rythme, ponctué par le dé clic de l'obturateur et mes assistants changeant les plaques après chaque pose. Il y a des moments où je parle, d'autres où je me tais, des moments où je réagis trop fortement et brise la tension qui fait la photographie.

These disciplines, these strategies, this silent theater, attempt to achieve an illusion: that everything embodied in the photograph simply happened, that the person in the portrait was always there, was never told to stand there, was never encouraged to hide his hands, and in the end was not even in the presence of a photographer.

Richard Avedon

Ces disciplines, ces stratégies, ce théâtre silencieux, tentent de créer une illusion : que tout ce qui est capté dans la photographie s'est simplement produit, que la personne sur le portrait était toujours là, qu'on ne lui a jamais demandé de se tenir à cet endroit, qu'on ne l'a jamais encouragée à cacher ses mains, et qu'en fin de compte, elle n'était même pas en présence d'un photographe.

Richard Avedon

PAGE

BACKGROUND

CONTEXTE

In the Callahan Divide country of West Texas, extensive gypsum formations give the creek water a bitter taste. One exception is a stream with its headwaters situated in the highest lands of Nolan County, named «mobeeti»-sweet water-by the Kiowa. In 1879, the stream drew some of the first white settlers to the area, and kept them there. They in turn named their town after it-Sweetwater.

Dans la région du Callahan Divide, à l'ouest du Texas, d'étendues formations de gypse donnent aux ruisseaux une saveur amère. Une exception : un cours d'eau dont la source jaillit des hautes terres du comté de Nolan, baptisé «mobeeti» – «eau douce» – par les Kiowas. En 1879, ce ruisseau attira les premiers colons blancs dans la région... et les y retint. Ils donnèrent à leur ville le nom de Sweetwater, en hommage.

Like most towns in the West, Sweetwater began to grow in earnest with the building of the railroads. In 1881, the Texas and Pacific extended tracks from Fort Worth through Abilene to Sweetwater, and from that time the town became a center for ranching and farming. Later, oil and gas production would overshadow the economic, but not

symbolic, importance of ranching. Today, the people of Sweetwater manufacture goods ranging from gypsum products to radiation-detection equipment.

Comme la plupart des villes de l'Ouest, Sweetwater connut un véritable essor avec l'arrivée du chemin de fer. En 1881, le Texas and Pacific prolongea ses voies depuis Fort Worth, en passant par Abilene, jusqu'à Sweetwater. Dès lors, la ville devint un pôle d'élevage et d'agriculture. Plus tard, l'exploitation pétrolière et gazière éclipserait l'élevage sur le plan économique, sans jamais en effacer la dimension symbolique. Aujourd'hui, ses habitants produisent des biens aussi variés que des dérivés de gypse ou des équipements de détection de radiations.

Each March for the past twenty-six years, the Jaycees of Sweetwater have sponsored a Rattlesnake Round-Up for the people of Nolan and the surrounding counties. The Round-Up is an attempt to rid the rangeland of snakes and make it safer for raising livestock, and most years around seven thousand pounds of rattlesnaks are brought into the Nolan County Coliseum, live. The Jaycees pay four dollars a pound for every snake. Farmers and ranchers, oil field roustabouts, railroad clerks, and kids all comb the countryside using large cylinders of pressurized gas to flush out snakes from their dens in the rock ledges.

Depuis vingt-six ans, chaque mois de mars, les Jaycees de Sweetwater organisent un Rattlesnake Round-Up pour les habitants du comté de Nolan et des environs. Cet événement vise à débarrasser les pâturages des serpents et à sécuriser l'élevage. La plupart des années, près de 3 200 kg de crotales sont amenés vivants au Nolan County Coliseum. Les Jaycees paient quatre dollars la livre pour chaque serpent. Agriculteurs, éleveurs, ouvriers des champs pétrolifères, employés de chemin de fer et enfants ratissent la campagne, utilisant de gros cylindres de gaz sous pression pour déloger les serpents de leurs terriers dans les falaises rocheuses.

There is no market for a dead snake. The meat spoils and it is hard to skin. The hunters bring them in alive in plastic trash cans and gunny sacks. There is a cash prize for longest; the heaviest is no longer a category because: in the past some hunters poured buckshot down the gullets of their entries before a weigh-in. Handlers milk the snakes of their venom for medical research. The Jaycees Wives Club cut them up and deep fry them; others make the skins and carcasses into curios-paperweights, earrings, and beer mugs. Friday night, Miss Snake Charmer is chosen from the senior class of Sweetwater High School, and Saturday night there is a Rattlesnake Dance.

Un serpent mort n'a aucune valeur. La viande se gâte et il est difficile à dépouiller. Les chasseurs les amènent vivants dans des poubelles en plastique ou des sacs de toile. Un prix en argent récompense le plus long ; la catégorie « plus lourd » a été supprimée, certains participants ayant déjà glissé des chevril-lons dans le gosier de leurs prises avant la pesée. Des spécialistes traient les crotales pour récupérer leur venin, utilisé en recherche médicale. Le Jaycees Wives Club les découpe et les fait frire, tandis que d'autres transforment peaux et carcasses en objets souvenirs : presse-papiers, boucles d'oreilles ou chopes à bière. Le vendredi soir, on élit Miss Snake Charmer parmi les terminales du lycée de Sweetwater, et le samedi a lieu le Rattlesnake Dance.

PAGE

Avedon came to this three-day event in the spring of 1979. He worked with two assistants. They set up a simple open-air studio by taping a large sheet of white seamless paper to an exterior wall of the Coliseum. The camera was a Deardorff, a large, cumbersome piece of equipment similar to the cameras used by portrait photographers a century ago. With this camera, the photographer stands under a black cloth to focus. The subject appears upside down and backwards on the ground glass. The process is time consuming. But Avedon's two assistants-one at the rear of the camera loading 8 x 10-inch sheets of film, the other up front at the lens, checking the aperture-allow him to work with surprising speed. Sometimes he photographs as quickly as if he were using a 35mm camera.

Avedon se rendit à cet événement de trois jours au printemps 1979. Il travaillait avec deux assistants. Ils installèrent un studio de fortune en fixant une grande feuille de papier blanc sans couture contre un mur extérieur du Coliseum. L'appareil, un Deardorff – encombrant et comparable à ceux des portraitistes du siècle précédent –, nécessitait de se placer sous une toile noire pour faire la mise au point. Le sujet

apparaissait à l'envers sur la plaque de verre dépoli. Méthode lente, mais ses assistants (l'un chargeant les plaques 8×10 pouces à l'arrière, l'autre vérifiant l'ouverture près de l'objectif) lui permettaient une cadence surprenante, presque aussi rapide qu'avec un 24×36 mm.

That March weekend, Avedon stood a young boy in front of the white paper. He had found him inside the Coliseum helping his father skin and gut rattlesnakes. Avedon photographed him in three sessions over two days. The portrait of Boyd Fortin, rattlesnake skinner, began the Western Project.

Ce week-end de mars, Avedon plaça un jeune garçon devant le fond blanc. Il l'avait repéré à l'intérieur du Coliseum, où il aidait son père à dépouiller et vider des crotales. Avedon le photographia lors de trois séances sur deux jours. Le portrait de Boyd Fortin, écorcheur de crotales, marqua le début du Western Project.

Right from the start, Avedon chose men and women who work at hard, uncelebrated jobs, the people who are often ignored or overlooked. He searched for what he wanted to see and his choices were completely subjective. In the tradition of itinerant Colonial portrait painters and nineteenth-century photographers of the frontier, Avedon explored hometowns and country fairs, rodeos and chreshing bees, mining camps and drilling sites. He worked in the Great Plains and the Rocky Mountain states, going as far west as the Sierra Nevadas, as far north as Calgary, Canada, and south to the Mexican border. «This is a fictional West; Avedon has said. «I don't think the West of these portraits is any more conclusive than the West of John Wayne.»

Dès le début, Avedon choisit des hommes et des femmes exerçant des métiers durs et méconnus, ces gens souvent ignorés ou invisibles. Ses choix, entièrement subjectifs, reflétaient ce qu'il cherchait à voir. À la manière des peintres portraitistes itinérants de l'époque coloniale ou des photographes du Far West au XIX^e siècle, il arpenta les villes de province, les foires agricoles, les rodeos, les battages, les camps miniers et les sites de forage. Il travailla dans les Grandes Plaines et les États des Rocheuses, poussant jusqu'aux Sierra Nevada à l'ouest, Calgary au nord, et la frontière mexicaine au sud. « C'est un Ouest fictif, » a-t-il déclaré. « Je ne pense pas que l'Ouest de ces portraits soit plus définitif que celui de John Wayne. »

That weekend in Sweetwater was the first time I worked on the Western Project. I had been hired by Avedon and the Amon Carter Museum to do the research for the project and to help uncover photographic possibilities. One of the things we learned in Sweetwater was the importance of going to events that attracted large numbers of people. With the exception of urban areas, the West is sparsely populated. There are fewer than 480,000 people in the entire state of Wyoming. In the town of New England, North Dakota, six men plant and harvest thirteen thousand acres of sunflowers. Nearly all of Nevada is owned by the federal government, and so is the bulk of Utah, Idaho, and Oregon. These states may be rich in minerals, lumber, and livestock, but they are essentially empty of people.

Ce week-end à Sweetwater fut ma première collaboration au Western Project. Engagée par Avedon et le Amon Carter Museum, je devais mener les recherches et repérer des opportunités photographiques. Une leçon tirée de Sweetwater : l'importance de cibler les événements rassemblant du monde. Hors des zones urbaines, l'Ouest est peu peuplé. Le Wyoming entier compte moins de 480 000 habitants. À New England, dans le Dakota du Nord, six hommes cultivent et récoltent 5 260 hectares de tournesols. La majeure partie du Nevada, mais aussi de l'Utah, de l'Idaho et de l'Oregon, appartient au gouvernement fédéral. Ces États regorgent de minerais, de bois et de bétail

We needed help in locating our subjects. A bucking-stock contractor told us we could find «the wildest one-day rodeo in America» in Augusta, Montana. A woman electrician we sat next to on a plane told us of a mine superintendent in Paonia, Colorado, who was known across the state as «Mr. Coal.» Marta Weigle, a folklorist, was particularly generous in sharing her knowledge of New Mexico and the Penitents. She made it possible for Avedon to photograph in the Sangre de Cristo mountain villages during Holy Week.

Nous avions besoin d'aide pour localiser nos sujets. Un fournisseur de taureaux de rodéo nous indiqua qu'à Augusta, dans le Montana, se tenait « le rodeo d'une journée le plus sauvage d'Amérique ». Une électricienne, rencontrée dans un avion, nous parla d'un directeur de mine à Paonia, Colorado, surnommé « Monsieur Charbon » dans tout l'État. Marta Weigle, folkloriste, nous fit partager sa connaissance du Nou-

veau-Mexique et des Pénitents. Grâce à elle, Avedon put photographier dans les villages des montagnes Sangre de Cristo pendant la Semaine sainte.

PAGE

In Montana, we were helped by Doc and Olive Losee. They had settled in the Madison Valley in 1949 after he graduated from Yale Medical School. Olive is a registered nurse, and together they have spent their lives doctoring the people of Montana. They know their territory, and they pointed us to Butte.

Dans le Montana, Doc et Olive Losee nous vinrent en aide. Installés dans la vallée de Madison depuis 1949 après ses études à la faculté de médecine de Yale, ils ont consacré leur vie à soigner les habitants de la région. Olive, infirmière diplômée, et lui connaissaient leur territoire sur le bout des doigts. C'est eux qui nous orientèrent vers Butte.

In its heyday, Butte, Montana, sat on top of «the richest hill on earth.» Thousands of tunnels burrowed into the hillside. There were more miles of underground passageways in the Butte hill, so the saying goes, than there were miles of streets in New York City. Fifty-car ore trains left Butte loaded with copper and by-product metals every hour. In the years after World War II, Butte had six thousand miners underground: Italians, Finns, Slavs, and the descendants of the Irish and Cornish immigrants who had come to work in the mines of the 1880s. «The nightlife was fantastic;» remembers Carl Rohan, cafe owner. «Why, down in Meaderville, at two o'clock in the morning, the street was so crowded you couldn't even wiggle.

À son apogée, Butte, dans le Montana, trônait sur « la colline la plus riche de la Terre ». Des milliers de tunnels creusaient ses flancs. Selon la légende, les galeries souterraines de la colline de Butte s'étiraient sur plus de kilomètres que les rues de New York. Chaque heure, des trains de cinquante wagons quittaient Butte, chargés de cuivre et de métaux secondaires. Après la Seconde Guerre mondiale, six mille mineurs travaillaient sous terre : Italiens, Finnois, Slaves, et les descendants des immigrants irlandais et cornouaillais venus exploiter les mines dans les années 1880. « La vie nocturne était incroyable », se souvient Carl Rohan, propriétaire d'un café. « À deux heures du matin, dans Meaderville, la rue était si bondée qu'on ne pouvait même pas bouger. »

The Berkley Pit opened in 1955. Mining engineers dug a hole in the hill that eventually became a mile and a half wide and more than a thousand feet deep. Victorian houses built by the first miners and outlined in gingerbread freework quivered on the edge of the pit. Each year, as the hole increased in size, more and more earth gave way. «So much has come and gone,» said one miner. «The pit ate up the little town of McQueen where I was a kid.»

Le Berkley Pit ouvrit en 1955. Les ingénieurs miniers creusèrent un trou dans la colline qui finit par mesurer deux kilomètres et demi de large et plus de trois cents mètres de profondeur. Les maisons victoriennes, construites par les premiers mineurs et ornées de décors en bois ajouré, tremblaient au bord du gouffre. Chaque année, à mesure que le cratère s'élargissait, de nouvelles portions de terre s'effondraient. « Tant de choses ont disparu », disait un mineur. « Le puits a englouti la petite ville de McQueen, où j'ai grandi. »

When we first came to Butte, in 1979, it was still a one-company mining town, owned and operated by Anaconda since 1906. The Berkley Pit was in operation twenty-four hours a day. The copper industry itself, however, was beginning to show signs of depression. Butte's young men were no longer following their fathers' footsteps into the hill, and the only underground mine still in operation was the Kelly. Its safety engineer, Hugh Graham, took us through the main entrance and along a 390-foot tunnel leading to the shaft. «See this tunnel?» he said. «This section's been painted about two years. The walls are bare. You can always tell when the miners are old. There's no graffiti on the walls. If we had young miners, this tunnel would be covered.»

Quand nous sommes arrivés à Butte pour la première fois, en 1979, c'était encore une ville minière monopolisée par une seule entreprise, Anaconda, depuis 1906. Le Berkley Pit tournait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pourtant, l'industrie du cuivre commençait à décliner. Les jeunes de Butte ne suivaient plus leurs pères sous terre, et la seule mine souterraine encore en activité était la Kelly. Son ingénieur sécurité,

Hugh Graham, nous fit traverser l'entrée principale, puis un tunnel de 120 mètres menant au puits. « Vous voyez ce tunnel ? » dit-il. « Cette section a été peinte il y a deux ans à peine. Les murs sont nus. On reconnaît tout de suite quand les mineurs sont vieux. Pas de graffitis. Si on avait encore des jeunes, ce tunnel en serait couvert. »

PAGE

As the day shift ended at the Kelly mine, the "cage," a two-deck elevator platform, brought seventy men up after eight hours underground. A miner told us he'd been down a mile. "None of us hears right," the miner said. "I can hear a group of men talking, but I can't tell one from the other. We drill with jack-legs, two in a small space. We're all deaf."

À la fin du poste à la mine Kelly, la « cage », une plateforme d'ascenseur à deux étages, remontait soixante-dix hommes après huit heures sous terre. Un mineur nous dit qu'il avait travaillé à près de deux kilomètres de profondeur. « Aucun de nous n'entend bien », expliqua-t-il. « J'entends un groupe d'hommes parler, mais je ne distingue plus les voix. On fore avec des perforatrices dans un espace exigu. On est tous sourds. »

When we returned to Butte in 1980 and 1982, conditions had worsened. Butte was suffering from boomtown aftershock. The value of copper had dropped; it was now selling for seventy-five cents a pound. Yet it cost a dollar a pound to get out of the ground, and even then the ore was low-grade. The mine could not operate at a profit. Eighteen hundred miners were laid off. Seven hundred houses were for sale. The huge Berkeley Pit was shut down. "Butte couldn't be worse if a cyclone hit it," said one miner. The big mining days were over. Now the Chamber of Commerce was trying to diversify the town's economic base. They wanted to attract new business-national franchises like Baskin-Robbins and Kentucky Fried Chicken.

Quand nous sommes revenus à Butte en 1980 et 1982, la situation s'était dégradée. La ville subissait les contrecoups d'un âge d'or révolu. Le cours du cuivre s'était effondré : il se vendait désormais soixante-quinze cents la livre, alors qu'il en coûtait un dollar pour l'extraire – et encore, le minerai était de mauvaise qualité. La mine ne pouvait plus être rentable. Mille huit cents mineurs avaient été licenciés. Sept cents maisons étaient en vente. L'immense Berkeley Pit avait fermé. « Butte ne pourrait pas être plus mal en point si un cyclone l'avait frappée », disait un mineur. L'époque glorieuse de l'exploitation minière était terminée. Désormais, la Chambre de commerce tentait de diversifier l'économie locale. Elle cherchait à attirer de nouvelles entreprises : des franchises nationales comme Baskin-Robbins et Kentucky Fried Chicken.

Not far from Butte, isolated on large tracts of land and removed from the mainstream of American life, is a self-contained group of people called Hutterites. A conservative religious sect, the Hutterites originally fled persecution in Germany and came to the United States in the latter part of the nineteenth century. Today, Hutterite families live together in colonies of thirty-five to ninety people in central Montana and in Canada. They sustain themselves through hard work and the equal sharing of all profits and property. They shun most aspects of American life, preferring to avoid "those things which disrupt families." They do not send their children to public schools. They educate them at home to satisfy state laws, but the education is both limited and brief. They read the Bible. Televisions, radios, movies, even musical instruments are forbidden. And, although they follow the latest agricultural trends and use highly automated farm equipment, there is nothing so frivolous as a snowmobile or a dirt bike on a Hutterite farm.

Non loin de Butte, isolés sur de vastes étendues et en marge de la vie américaine, vivent les Hutterites, une communauté autarcique. Secte religieuse conservatrice, les Hutterites avaient fui les persécutions en Allemagne pour s'installer aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle. Aujourd'hui, leurs familles vivent ensemble dans des colonies de trente-cinq à quatre-vingt-dix personnes, dans le centre du Montana et au Canada. Ils subsistent grâce à un travail acharné et au partage égal de tous les biens et profits. Ils rejettent la plupart des aspects de la vie américaine, évitant « ce qui menace l'unité familiale ». Leurs enfants ne fréquentent pas l'école publique : ils les instruisent à domicile pour se conformer aux lois de l'État, mais cette éducation reste sommaire et brève. Ils lisent la Bible. Téléviseurs, radios, films, même les instruments de musique sont interdits. Et bien qu'ils adoptent les dernières techniques agricoles et utilisent des

équipements hautement automatisés, on ne trouve rien d'aussi futile qu'une motoneige ou un quad sur une ferme hutterite.

Hutterites marry other Hutterites. There are four or five family names common to most colonies: Stahl, Kleinsasser, Waldner, and Wipf. Pragmatic and attentive to the doctrines of their religion, the Hutterites have maintained a remarkably strong identity. They are not losing their children to the cities. At a time when farms all over America are going under, the Hutterite farms are vigorous and prospering.

Les Hutterites épousent d'autres Hutterites. Quatre ou cinq noms de famille dominent dans la plupart des colonies : Stahl, Kleinsasser, Waldner et Wipf. Pragmatiques et attachés aux doctrines de leur religion, ils ont préservé une identité remarquablement solide. Ils ne perdent pas leurs enfants au profit des villes. Alors que les fermes américaines sombrent les unes après les autres, celles des Hutterites restent florissantes et prospères.

PAGE

Every Hutterite works. The men raise livestock, plant crops, mend farm equipment. The women cook, clean, wash, and sew, and paint the colony's buildings. We saw small boys sorting eggs, herding cattle, driving tractors. Young girls help wash and clean and pick garden vegetables. Each person is connected to the land and dependent upon the weather. One afternoon as we visited a Hutterite family, a thunderstorm began to pile up. Through the window a sharp strip of lightning, brilliant against the dark sky, muck in a wheat field. The entire family rushed to the window. They knew that hail could wipe out a year's work in half an hour.

Chez les Hutterites, tout le monde travaille. Les hommes élèvent du bétail, cultivent la terre et réparent le matériel agricole. Les femmes cuisinent, nettoient, cousent et peignent les bâtiments de la colonie. Nous avons vu de jeunes garçons trier des œufs, conduire le bétail et manier des tracteurs. Les filles aident à laver, nettoyer et cueillir les légumes du jardin. Chacun est lié à la terre et dépendant de la météo. Un après-midi, alors que nous rendions visite à une famille hutterite, un orage commença à s'annoncer. Par la fenêtre, un éclair zébra le ciel sombre avant de frapper un champ de blé. Toute la famille se précipita vers la vitre. Ils savaient qu'en une demi-heure, la grêle pouvait anéantir une année de labeur.

At the end of a day, when we were packing up our photographic equipment and talking to some Hutterite men, a girl whispered to us, «Mother says for you to come to our house.» Four or five Hutterite children trailed us into the house. They had been bound to us at the start of the day by the miracle of the Polaroid. The mother and five daughters quickly drew up chairs for us. The portly grandfather, striding aside, one lifeless eye askew, nodded approvingly. The father came in, hot from the fields, his face and arms burned rust-red. Two favorite uncles entered. And from the doorway of his house, the Minister, who is the colony's boss, watched, not approving, but tolerating. The two uncles looked like twins, stout and strong, each with a shock of black hair matted by a cap to pale foreheads. One uncle, the «Cow Boss; began to sing quietly, tentatively. The other brother, dressed alike in homemade shirt and pants, pulled a small, secret harmonica from his pocket. Their voices became more assured as they sang verse after verse of Country-Western songs—songs like «Your Cheatin' Heart» and «I'm So Lonesome I Could Cry.»

À la fin de la journée, alors que nous rangions notre matériel photo et discussions avec des hommes hutterites, une fille nous chuchota : « Mother dit de venir à la maison. » Quatre ou cinq enfants hutterites nous suivirent jusqu'à la maison. Ils s'étaient attachés à nous dès le matin, fascinés par le miracle du Polaroid. La mère et ses cinq filles nous installèrent rapidement des chaises. Le grand-père, debout sur le côté, un œil terne et blanc, hocha la tête avec approbation. Le père entra, le visage et les bras rougis par le soleil des champs. Deux oncles préférés firent leur apparition. Depuis l'encadrement de la porte, le Ministre – le chef de la colonie – observait, non pas en approuvant, mais en tolérant la scène. Les deux oncles se ressemblaient comme des jumeaux, trapus et robustes, chacun avec une touffe de cheveux noirs plaquée par une casquette sur un front pâle. L'un d'eux, le « Cow Boss », se mit à chanter doucement, presque timidement. L'autre frère, vêtu comme lui d'une chemise et d'un pantalon faits maison, sortit discrètement un petit harmonica de sa poche. Leurs voix gagnèrent en assurance tandis qu'ils enchaînaient les couplets de chansons country : « Your Cheatin' Heart » et « I'm So Lonesome I Could Cry ».

Several months later we returned to this colony. A woman told us that eleven days after we had left, her husband, the «Hog Boss», and his nephew were cleaning out the pig pits in the pig barn. The barns are big, and have 250 animals stand on metal grates. The manure falls through to the pits below, which are cleaned out periodically. On that Saturday morning, the nephew was in a pit scraping down the waste while the uncle was watching from above. The nephew remembered his uncle talking. Then the uncle's voice seemed to fade away. That was when gas fumes from the manure knocked the young man unconscious. The uncle jumped into the pit to hoist up his nephew, but he, too, was overcome by the fumes. A short time later, two small boys wandered into the barn. Seeing the nephew sitting dazed by the front door, they ran for help. Two men came, understood immediately that the uncle was missing, and began to search the pits. One grate was still raised up. One of the men looked down into darkness but couldn't see. He reached his hand into the pit and felt the hogman. They gathered the uncle into their arms and carried him outside. He never regained consciousness. His wife wrote later, «His thirty-two years of very hard work were done. We can't put a question mark when the Lord had put a period. Paul never disgraced the Lord, nor His commandments.»

Quelques mois plus tard, nous sommes revenus dans cette colonie. Une femme nous raconta qu'onze jours après notre départ, son mari, le «Hog Boss», et son neveu nettoyaient l'une des fosses de l'étable à porcs. Les granges sont vastes, et les 250 animaux se tiennent sur des grilles métalliques. Le fumier tombe dans les fosses en dessous, qu'on vidange régulièrement. Ce samedi matin, le neveu était dans une fosse, grattant les déchets, tandis que l'oncle le surveillait d'en haut. Le neveu se souvint avoir entendu son oncle parler. Puis la voix de l'oncle sembla s'éloigner. C'est alors que les émanations du fumier l'assommèrent. L'oncle sauta dans la fosse pour hisser son neveu, mais il fut lui aussi terrassé par les gaz. Peu après, deux jeunes garçons entrèrent dans la grange. Voyant le neveu assis, sonné, près de la porte, ils partirent chercher de l'aide. Deux hommes arrivèrent, comprirent aussitôt que l'oncle avait disparu et se mirent à explorer les fosses. Une grille était toujours relevée. L'un des hommes regarda dans l'obscurité sans rien distinguer. Il glissa la main dans la fosse et toucha le «Hog Boss». Ils le soulevèrent et le portèrent dehors. Il ne revint jamais à lui. Sa femme écrivait plus tard : « Ses trente-deux années de dur labeur étaient terminées. Nous ne pouvons mettre un point d'interrogation là où le Seigneur a mis un point. Paul n'a jamais déshonoré le Seigneur, ni Ses commandements. »

We did not see Indians that looked like the ones in the paintings by Edward Curtis—stoic, noble, and unbroken. The Navajo, Ute, Apache, and Crow tribes all have severe problems with alcoholism. Nobody, it seems, knows quite why. Some attribute the problem to reservation life itself—the isolation, lack of jobs, broken homes, and dependence on welfare. Indian women tend to drink as much as men. To many Indians with whom we spoke, the possibility of success in contemporary America seems remote. The grim testimony to the failure of the federal government's Indian policies is on record at the reservations we visited.

Nous n'avons pas rencontré d'Indiens ressemblant à ceux des portraits d'Edward Curtis – stoïques, nobles et invincibles. Les tribus Navajo, Ute, Apache et Crow souffrent toutes d'un grave problème d'alcoolisme. Personne, semble-t-il, ne sait vraiment pourquoi. Certains l'attribuent à la vie dans les réserves : l'isolement, le chômage, les familles brisées et la dépendance à l'assistance sociale. Les femmes indiennes boivent autant que les hommes. Pour beaucoup de ceux à qui nous avons parlé, la possibilité de réussir dans l'Amérique contemporaine paraît lointaine. Le triste constat de l'échec des politiques fédérales envers les Indiens saute aux yeux dans les réserves que nous avons visitées.

Driving south on Route 73, just beyond Whiteriver, Arizona, on the White Mountain Apache Reservation, we came across a convenience store that sells, among other things, high-proof wine-M. D. 20-20 and Thunderbird, mostly. The store used to sit just a few feet from Route 73. Some Apaches would come there to buy their liquor and begin drinking as soon as they got outside. Drunk, they would wander around the building. More than one had stumbled to his death in the path of a pickup. The reservation authorities' solution to this problem was to move the store ninety-seven feet back from the highway on open land among buckbrush and native grasses.

En roulant vers le sud sur la Route 73, juste après Whiteriver, en Arizona, sur la réserve apache de White Mountain, nous sommes tombés sur une épicerie qui vendait, entre autres, du vin très fort – surtout du

M. D. 20-20 et du Thunderbird. Le magasin se trouvait autrefois à quelques mètres seulement de la route. Certains Apaches y achetaient leur alcool et commençaient à boire dès la sortie. Ivres, ils erraient autour du bâtiment. Plus d'un avait trébuché sous les roues d'un pick-up. La solution des autorités de la réserve ? Reculer le magasin de vingt-neuf mètres par rapport à la chaussée, en pleine terre, parmi les buissons et les herbes sauvages.

On this cold December day, Indians were clustered outside the store in groups of two or three. Some stood out in the brush over an open fire, talking in drunken, rambling conversation; others leaned up against the wall, out of the December wind, on the sunny side of the building, passing around a bottle of Gypsy Rose. A disheveled woman, her face swollen with liquor, came toward us. «Gimme ah...» We thought she was asking for a ride, but we couldn't understand where she wanted to go.

Ce froid mois de décembre, des Indiens se regroupaient devant le magasin, par deux ou trois. Certains se tenaient dans les broussailles autour d'un feu ouvert, engagés dans des conversations éméchées et décousues ; d'autres, abrités du vent sur le côté ensoleillé du bâtiment, s'adossaient au mur en se passant une bouteille de Gypsy Rose. Une femme en haillons, le visage bouffi par l'alcool, s'approcha de nous. « Donne-moi un... » Nous avons cru qu'elle demandait un trajet, mais impossible de comprendre où elle voulait aller.

Many Indian leaders, determined not to be done in by their despair-filled history, feel the only path to their survival depends on economic power: their ability to manage their own resources and to create reservation jobs. Certainly the best example we saw was the Fort Apache Timber Company, owned and operated by the White Mountain Apache Tribe. A mill and logging operation less than one mile from the convenience store, the timber company cuts and sells 110 million board feet a year. To start the company in 1961 the White Mountain Apaches borrowed two million dollars from the Bureau of Indian Affairs, that hapless arm of the federal government. Within seven years the debt, with interest, was repaid. Ever since, the timber company has been highly successful because of both good management and skilled labor.

De nombreux dirigeants indiens, décidés à ne pas succomber à leur histoire désespérante, estiment que leur survie passe par le pouvoir économique : la capacité à gérer leurs propres ressources et à créer des emplois dans les réserves. Le meilleur exemple que nous ayons vu est la Fort Apache Timber Company, détenue et exploitée par la tribu des Apaches de White Mountain. Cette scierie et entreprise de grumage, située à moins d'un kilomètre et demi de l'épicerie, abat et vend 110 millions de pieds-planche par an. Pour lancer l'entreprise en 1961, les Apaches de White Mountain avaient emprunté deux millions de dollars au Bureau des affaires indiennes, ce bras malchanceux du gouvernement fédéral. En sept ans, dette et intérêts furent remboursés. Depuis, la société forestière prospère, grâce à une gestion rigoureuse et une main-d'œuvre qualifiée.

Las Vegas, New Mexico, is an hour's drive around the southern edge of the Sangre de Cristo Mountains from Santa Fe. In the 1920s and '30s, while Santa Fe grew as an artists' and writers' colony, Las Vegas depended on dry-land farming and ranching. During the Depression the town struggled to maintain itself. The town square, once an oasis of tall live oak trees surrounded by two-story brick buildings, took on the shabby appearance of a place where opportunity would knock only once.

Las Vegas, au Nouveau-Mexique, se trouve à une heure de route en contournant l'extrémité sud des montagnes Sangre de Cristo depuis Santa Fe. Dans les années 1920 et 1930, alors que Santa Fe s'épanouissait en colonie d'artistes et d'écrivains, Las Vegas dépendait de l'agriculture en terre sèche et de l'élevage. Pendant la Grande Dépression, la ville luttait pour subsister. La place centrale, autrefois une oasis de chênes verts imposants entourée de bâtiments en brique de deux étages, prit l'aspect délabré d'un endroit où l'opportunité ne frapperait qu'une seule fois.

Today, Las Vegas exists to support the political agencies of New Mexico's San Miguel County. It is also the home of the state mental hospital. Founded in the 1940s, the hospital is a complex of red-brick buildings, all having the institutio-

nal look of the period. Many of the patients are Hispanic and come from isolated, rural communities in New Mexico. We photographed them in the spring of 1980 during Holy Week. Snow was still on the ground. Daily temperatures varied from thirty-five to fifty degrees Fahrenheit, making it too cold to photograph outside. We set up the camera and the white paper in the main cafeteria, facing the morning light flooding in from a wall of windows. At 11:45 A.M., men and women filed in and took trays of food to tables where they sat together. Members of the hospital staff helped them select foods and relax and talk to one another. A woman entered the cafeteria, taking three steps at a time, then stopping until she counted from one to ten. She was in her mid-thirties and wore a white blouse and blue pantsuit. No one interfered with her, but the time she spent to take such precise steps used up most of her lunch period. Avedon asked if he might take a picture of her. She wore, for the portrait, a silver rosary around her neck. After the sitting, she sat and talked with us, quietly. The assistants took several Polaroids to give to her. Avedon asked if he might take a picture of her. She wore, for the portrait, a silver rosary around her neck. After the sitting, she sat and talked with us, quietly. The assistants took several Polaroids to give to her. Avedon handed her the most flattering one. She asked to see the others, and looked carefully at each picture. «Does this look like me?» She held out a close-up of just her face, distorted and blurred by the automatic focus of the Polaroid. «This is the best one of me» she said. «It's how I feel.»

Aujourd'hui, Las Vegas abrite les services administratifs du comté de San Miguel, au Nouveau-Mexique. C'est aussi le siège de l'hôpital psychiatrique de l'État. Fondé dans les années 1940, l'hôpital est un ensemble de bâtiments en brique rouge, tous portant l'aspect institutionnel de l'époque. Nombre de patients sont hispaniques et viennent de communautés rurales isolées du Nouveau-Mexique. Nous les avons photographiés au printemps 1980, pendant la Semaine sainte. La neige couvrait encore le sol. Les températures oscillaient entre 2 et 10 degrés Celsius, trop froides pour photographier à l'extérieur. Nous avons installé l'appareil et un fond blanc dans la cafétéria principale, face à la lumière matinale qui inondait la pièce à travers une baie vitrée. À 11 h 45, hommes et femmes sont entrés en file, ont pris des plateaux-repas et se sont attablés ensemble. Des membres du personnel les aidaient à choisir leur nourriture, à se détendre et à discuter. Une femme a traversé la cafétéria en montant les marches trois par trois, puis s'arrêtait jusqu'à compter de un à dix. Elle avait la trentaine et portait une blouse blanche avec un tailleur-pantalon bleu. Personne ne l'a interrompue, mais le temps qu'elle mettait à gravir ces marches avec une telle précision a presque entièrement occupé son heure de déjeuner. Avedon lui a demandé s'il pouvait la photographier. Pour le portrait, elle portait un rosaire en argent autour du cou. Après la séance, elle est restée assise et a parlé avec nous, calmement. Les assistants ont pris plusieurs Polaroids pour les lui offrir. Avedon lui a tendu le plus flatteur. Elle a demandé à voir les autres et a examiné chaque image avec attention. « Est-ce que ça me ressemble ? » Elle tenait un gros plan de son visage, déformé et flou à cause de la mise au point automatique de l'appareil. « Celui-ci est le meilleur », a-t-elle dit. « C'est comme je me sens. »

In a tattoo parlor in San Antonio, Texas, the owner talked about his clients. He told us, «This is a military cown, so we're busiest on weekends, and we're jammed on Saturday afternoons.» He described the different kinds of tattoos, and talked about the one of which he was most proud: «I like this Mythical Man that I do. His arms are raised. There are wings on his back and a big sunburst behind him with rays coming out of the sun. I need plenty of room. Any guy I saw it on has to have a real big back.» By chance, a policeman on his morning beat stopped and joined the conversation. He said we were wasting our time at the parlor. The best tattoos, the real tattoo artists, were in the Bexar County Jail. The owner of the tattoo parlor didn't say anything. We decided to take the policeman's advice and went that morning to the jail. There the prisoners told us how they worked freehand on each other. They drew with sewing needles and stained their punctured skin with Magic Markers. The inmates, mostly Hispanic, liked religious tattoos, especially the Virgin of Guadalupe and Christ's Sorrowful Head. These were often combined with erotic, even pornographic images. All the prisoners were dressed in white uniforms. Avedon photographed on the exercise roof of the jail building. Nearby a group of six prisoners took turns on the basketball court, sinking layup after layup.

Dans un salon de tatouage à San Antonio, au Texas, le propriétaire nous a parlé de ses clients. « Ici, c'est une ville militaire, alors on est surtout débordés le week-end, et bondés le samedi après-midi », nous a-t-il dit. Il a décrit les différents types de tatouages et nous a parlé de celui dont il était le plus fier : « J'aime bien cet

Homme Mythique que je fais. Il a les bras levés, des ailes dans le dos et un grand soleil éclatant derrière lui, avec des rayons qui en partent. Il me faut beaucoup de place. Tout gars qui le porte doit avoir un dos vraiment large. » Par hasard, un policier en patrouille matinale s'est arrêté et a rejoint la conversation. Il nous a dit que nous perdions notre temps dans ce salon. « Les meilleurs tatouages, les vrais artistes du tatouage, ils sont à la prison du comté de Bexar. » Le propriétaire du salon n'a rien répondu. Nous avons décidé de suivre le conseil du policier et nous sommes allés à la prison ce matin-là. Là-bas, les détenus nous ont expliqué comment ils travaillaient à main levée les uns sur les autres. Ils dessinaient avec des aiguilles à coudre et teintaient leur peau perforée avec des feutres Magic Marker. Les prisonniers, majoritairement hispaniques, aimaient les tatouages religieux, surtout la Vierge de Guadalupe et la Tête dolente du Christ. Ceux-ci étaient souvent associés à des images érotiques, voire pornographiques. Tous les détenus portaient des uniformes blancs. Avedon a photographié sur le toit de promenade du bâtiment de la prison. À proximité, un groupe de six détenus s'alternaient sur le terrain de basket, marquant panier après panier.

The Johnson sisters fix their hair, put on their makeup, and choose their clothes just as Loretta Lynn does. They give the impression of being triplets. They share the same royal blue bedroom they had as young girls. They sleep in three identical beds covered with blue, antique-satin bedspreads. And across from these beds are individual dressing tables with three-way makeup mirrors. The sisters stay up to date with the latest makeup styles by subscribing to Glamour, Self, Star, Rolling Stone, and forty-eight other magazines each month. Underneath their dressing-table stools are small drawers where they keep their nylon hose and jewelry. «We feel like sisters with Loretta,» says Kay. Each cares about her personal appearance just as the Country-Western star does. When they walk into the wheat fields to help with the harvest they wear «full makeup.»

Les sœurs Johnson coiffent leurs cheveux, se maquillent et choisissent leurs vêtements comme le fait Loretta Lynn. Elles donnent l'impression d'être des triplées. Elles partagent la même chambre bleue royal qu'elles avaient petites filles. Elles dorment dans trois lits identiques recouverts de couvertures en satin antique bleu. Et en face de ces lits se trouvent des tables de toilette individuelles avec des miroirs de maquillage à trois faces. Les sœurs se tiennent au courant des dernières tendances en matière de maquillage en s'abonnant chaque mois à Glamour, Self, Star, Rolling Stone et quarante-huit autres magazines. Sous leurs tabourets de coiffeuse se trouvent de petits tiroirs où elles rangent leurs bas nylon et leurs bijoux. « Nous nous sentons comme des sœurs avec Loretta », dit Kay. Chacune soigne son apparence personnelle autant que la star de country-western. Quand elles vont dans les champs de blé pour aider à la récolte, elles portent « un maquillage complet ».

The Johnson sisters are not married and they have never been engaged. «As a trio, we get a lot of strength from each other,» Loretta said. «I know without a doubt, I've got Lou and Kay on my side. They are like a continuation of me.» Loudilla told a reporter, «A lot of women don't feel complete unless they're married and have children. Well, God has already finished me. I was complete in the beginning.» Never has one of the sisters left the farm to start a life of her own. «It would take the heart out of me if one of us left,» said Loudilla.

Les sœurs Johnson ne sont ni mariées ni jamais fiancées. « En trio, nous tirons une grande force les unes des autres », dit Loretta. « Je sais sans hésiter que Lou et Kay sont de mon côté. Elles sont comme une extension de moi. » Loudilla a confié à un reporter : « Beaucoup de femmes ne se sentent pas entières sans mariage ni enfants. Moi, Dieu m'a déjà rendue complète. Je l'étais dès l'origine. » Aucune sœur n'a jamais quitté la ferme pour s'installer ailleurs. « Ça me briserait si l'une d'entre nous partait », a déclaré Loudilla.

The Johnson sisters keep in touch with fan club members through newsletters mailed from Wildhorse. The letters are packed with information about concert dates, the latest record release, Loretta Lynn's husband, «Mooney,» their six children, her Disco contract. At the end of every newsletter is the call to colors from the Johnson sisters: «Meanwhile remember ... DO SOMETHING FOR LORETTA EVERY DAY.»

Les sœurs Johnson restent en contact avec les membres de leur club de fans via des newsletters envoyées depuis Wildhorse. Les lettres regorgent d'informations sur les dates de concerts, les dernières sorties de

disques, le mari de Loretta Lynn, « Mooney », leurs six enfants, son contrat avec Crisco. À la fin de chaque newsletter, on trouve l'appel aux couleurs des sœurs Johnson : « En attendant, souvenez-vous... FAITES QUELQUE CHOSE POUR LORETTA CHAQUE JOUR. »

From Wildhorse we drove north through Wyoming and into Montana. We passed mile after mile of wheat, ripe and ready for cutting. Custom combines were arriving from as far away as Texas to begin the annual harvest. We stopped in Brockway, a remote town in eastern Montana, where for thirty-three years families and friends have gathered for a rodeo. From a hillside overlooking a small arena, they watched amateur bucking horse events interspersed with children's pony races and a greased pig contest. No one minded that the day was hot and dry and dusty.

Depuis Wildhorse, nous avons roulé vers le nord à travers le Wyoming jusqu'au Montana. Nous avons traversé des kilomètres de champs de blé, mûrs et prêts pour la moisson. Des moissonneuses-batteuses venues de aussi loin que le Texas arrivaient pour commencer la récolte annuelle. Nous nous sommes arrêtés à Brockway, une ville isolée de l'est du Montana, où depuis trente-trois ans, familles et amis se rassemblent pour un rodéo. Depuis une colline surplombant une petite arène, ils regardaient des épreuves de chevaux sautants amateurs entrecoupées de courses de poneys pour enfants et d'un concours d'attrapage de cochon graissé. Personne ne se souciait que la journée soit chaude, sèche et poussiéreuse.

PAGE

The rodeo ended at dusk. Afterwards, we walked over to the Methodist Church for a community supper, then on to the Iron-J Bar and Dancehall. The bar was packed. We watched the best cowboy dancing we had ever seen. Boys who had been on bucking horses that afternoon now had a girl to swing. An old man two-stepped across the floor with a little girl on his hip. All the men, young and old, were great dancers; the women did their best to hold on. One cowboy, without any partner, grabbed a chair, straddled it backwards, and bucked and danced the chair around the hall.

Le rodéo prit fin au crépuscule. Ensuite, nous nous rendîmes à l'église méthodiste pour un souper communautaire, puis au Iron-J Bar and Dancehall. Le bar était bondé. Nous y vîmes les meilleurs danseurs cow-boys qu'il nous ait été donné de voir. Les garçons qui montaient des chevaux sauvages l'après-midi faisaient maintenant valser des filles. Un vieil homme traversa la piste en two-step, une petite fille sur la hanche. Tous les hommes, jeunes ou âgés, étaient d'excellents danseurs ; les femmes faisaient de leur mieux pour suivre. Un cow-boy, sans partenaire, attrapa une chaise, l'enfourcha à l'envers, et se mit à danser en la faisant ruader autour de la salle.

Tue next day we drove to Jordan, Montana, and met up with the Wheatcroft brothers, Richard and Brad. They drove us south in their pickup, fast, over dusty dirt roads that go like arrows directly from one point to another. Prong-horned antelope darted litfully from the noise. We never had a casual drive in a pickup. Western drivers are impatient with the endless space.

Le lendemain, nous prîmes la route jusqu'à Jordan, dans le Montana, où nous retrouvâmes les frères Wheatcroft, Richard et Brad. Ils nous emmenèrent vers le sud dans leur pickup, à toute vitesse, sur des routes de terre poussiéreuses qui filent droit comme des flèches d'un point à un autre. Des antilopes à cornes fourchues bondissaient légèrement, effrayées par le bruit. Nous n'eûmes jamais de trajet tranquille en pickup. Les conducteurs de l'Ouest sont impatients face à l'immensité sans fin.

We stopped to climb a high butte which rose like a sentinel from the flatlands. The Wheatcroft brothers picked up shards of arrowheads, spotting them the way some people can sight a meteorite in a star-filled sky. On top of the butte was a drystone column scaled to a man, built by the second group of wanderers into this part of Montana-sheepmen in search of open range. We continued on to Ingomar, population twenty, surrounded by ten thousand square miles of virtually uninhabited rangeland. To the south is a creek that runs into a grazing district of about seventy-seven thousand unfenced acres. One winter, during a chinook in the early 1900s, a teacher and her two children left school for home. But the unpredictable, warm wind was short-lived; sub-zero temperatures returned. They died along the creek, a short distance from their house. Today, local ranches run Hereford and Black Angus cattle on what has come to be called «The Froze to Death.»

Nous nous arrêtàmes pour gravir une haute butte qui se dressait comme une sentinelle au milieu des plaines. Les frères Wheatcroft ramassaient des éclats de pointes de flèche, les repérant avec la même aisance que certains distinguent une météorite dans un ciel étoilé. Au sommet de la butte se dressait une colonne de pierres sèches à taille humaine, construite par le deuxième groupe de nomades arrivés dans cette région du Montana : des éleveurs de moutons en quête de pâturages libres. Nous poursuivîmes jusqu'à Ingomar, village de vingt âmes, entouré de dix mille miles carrés de terres quasi désertes. Au sud coule un ruisseau traversant un district de pâturage d'environ soixante-dix-sept mille acres non clôturés. Un hiver, lors d'un chinook au début des années 1900, une institutrice et ses deux enfants quittèrent l'école pour rentrer chez eux. Mais le vent chaud et capricieux fut de courte durée ; le froid polaire revint. Ils moururent près du ruisseau, à quelques pas de leur maison. Aujourd'hui, les ranchers locaux y élèvent des vaches Hereford et Black Angus sur ce qui est désormais appelé « The Froze to Death ».

As we entered Ingomar, three children ran up the dirt street to hang onto our pickup. Tue Wheatcroft: brothers took their «hardware» (a model 66 Smith and Wesson, a Colt New Frontier .45, and a 22/32 Kit gun) off the dashboard and stowed it under the front seat.

À notre entrée dans Ingomar, trois enfants coururent dans la rue poussiéreuse pour s'accrocher à notre pickup. Les frères Wheatcroft prirent leur « matériel » (un Smith & Wesson modèle 66, un Colt New Frontier .45 et un pistolet Kit 22/32) sur le tableau de bord et le rangèrent sous le siège avant.

We stopped at the Jersey Lily, where a couple of men were drinking at the bar, two teenage boys played pool, and a Japanese man from the scismograph crew of an oil exploration company looked very much alone. We ordered Steaks and «Jersey Lily Beans; acknowledged as the best pinto beans in eastern Montana. As we ate, Brad Wheatcroft reminisced. Their grandfather had come to Montana with a wave of homesteaders in 1913 and received 320 semi-arid acres, free, from the United States government. As homesteads were abandoned during droughts and the Depression, the grandfather bought neighboring sections of land for twenty-five cents an acre. Brad and Richard's father took over in the 1950s and ranched the accumulated nine thousand acres. But the margin of profit with cattle was so slim that Brad and two other brothers were forced to look for work off the ranch. In 1978, their father was crushed to death in a tractor accident. Richard, the youngest brother, found him. The responsibility of maintaining the ranch went to Richard. He had no choice.

Nous fîmes halte au Jersey Lily, où quelques hommes buvaient au comptoir, deux adolescents jouaient au billard, et un Japonais de l'équipe sismographique d'une compagnie pétrolière semblait bien isolé. Nous commandâmes des steaks et des « Jersey Lily Beans », réputés les meilleurs haricots pintos de l'est du Montana. Pendant le repas, Brad Wheatcroft évoqua le passé. Leur grand-père était arrivé dans le Montana avec la vague des colons en 1913 et avait reçu 320 acres semi-arides, gratuitement, du gouvernement américain. Au fil des sécheresses et de la Dépression, comme les homesteads étaient abandonnés, il avait racheté les parcelles voisines à vingt-cinq cents l'acre. Leur père avait repris l'exploitation dans les années 1950, gérant les neuf mille acres accumulés. Mais les marges bénéficiaires avec le bétail étaient si minces que Brad et deux de ses frères avaient dû chercher du travail hors du ranch. En 1978, leur père fut écrasé par un tracteur. Richard, le plus jeune, l'avait retrouvé. La charge de maintenir le ranch échoit alors à Richard. Il n'avait pas le choix.

PAGE

Montana does not yield easy ways to make a living. In the cattle business, even in a good year, Richard can only hope to hold what the Wheatcrofts already own. Brad said that if they can just hang on a few more years, with all the energy exploration, maybe they will come into some money. «Who knows,» he smiled, «we might wind up as the Cabots and the Lodges of Montana.»

Le Montana n'offre pas de moyens faciles de gagner sa vie. Dans l'élevage, même les bonnes années, Richard ne peut qu'espérer conserver ce que les Wheatcroft possèdent déjà. Brad dit que s'ils tiennent encore quelques années, avec toutes les prospections énergétiques, ils pourraient peut-être faire fortune. « Qui sait », sourit-il, « nous pourrions finir comme les Cabot et les Lodge du Montana. »

We saw firsthand the single biggest change taking place in the American West since the closing of the open range and the building of the railroads: the energy boom. In the 1970s, the worldwide shortage of crude oil had caused prices to surge, and drilling for domestic oil became more profitable than ever before. New demands forced technological break-throughs. From the upper reaches of the Williston basin in North Dakota to the Austin Chalk in central Texas, new fields were discovered. Men were needed. Energy companies were taking another look at out-of-fashion fuels like coal. Huge strip-mining operations scraped coal from surface deposits in Wyoming, Montana and Colorado. Old tunnel mines were reopened; men went back in and dug deeper. Forecasters said coal would make the United States «energy self-sufficient.»

Nous avons vu de nos yeux le plus grand bouleversement en cours dans l'Ouest américain depuis la fermeture des terres libres et la construction des chemins de fer : le boom énergétique. Dans les années 1970, la pénurie mondiale de pétrole brut avait fait flamber les prix, rendant la prospection nationale plus rentable que jamais. Les nouvelles demandes poussèrent à des avancées technologiques. Du haut du bassin de Williston, dans le Dakota du Nord, jusqu'à l'Austin Chalk, au Texas central, de nouveaux gisements furent découverts. Il fallait de la main-d'œuvre. Les compagnies énergétiques se tournèrent à nouveau vers des combustibles démodés comme le charbon. D'immenses mines à ciel ouvert raclaient les gisements de surface dans le Wyoming, le Montana et le Colorado. D'anciennes mines souterraines rouvrirent ; les hommes y retournèrent, creusant plus profond. Les prévisionnistes annonçaient que le charbon rendrait les États-Unis « autosuffisants en énergie ».

The Stansbury Coal Mine in Reliance, Wyoming, was reopened in 1975 after having been shut for almost two decades. The workers were young, rough, and itinerant. They went underground cramped in small vehicles called «mantrips», scratched with graffiti on the doors, seats, and roofs. After fifty feet, daylight disappeared. The «mantrip» continued down to a depth of thirty-five hundred feet. There, in complete darkness, the miners began their long walk to the «face»: the seam where coal was being cut. Their commute lasted almost an hour, one way. Two men walked through «entry» tunnels no higher than five feet in many places. They walked bent over on rocky uneven footing: water seeped in from side walls. For us, unaccustomed to the depth and blackness and cramped passageways, all visual bearings were lost; the light from the miners' helmets did little good. We couldn't see. So we strained to hear, and the soundlessness of the tunnels was forbidding. The air was fouled by coal dust, filling our nostrils and throats, covering our faces and clothes. The miners checked the oxygen in the air each hour. In old, worked-out areas of the mine, the «entries» did not always get enough air. This lack of oxygen is as deadly as a poisonous gas. The miners call it «black damp.»

La mine de charbon Stansbury à Reliance, dans le Wyoming, a rouvert en 1975 après près de deux décennies de fermeture. Les ouvriers étaient jeunes, rudes et nomades. Ils descendaient sous terre entassés dans de petits véhicules appelés « mantrips », couverts de graffitis sur les portes, les sièges et les toits. Après cinquante pieds, la lumière du jour disparaissait. Le « mantrip » continuait jusqu'à une profondeur de trois mille cinq cents pieds. Là, dans l'obscurité totale, les mineurs commençaient leur longue marche vers le « front de taille » : la veine où le charbon était extrait. Leur trajet durait près d'une heure, à sens unique. Les hommes avançaient dans des « galeries » souvent hautes de seulement cinq pieds. Ils marchaient courbés sur un sol rocheux et inégal, l'eau suintant des parois. Pour nous, non habitués à la profondeur, aux ténèbres et aux passages étroits, tout repère visuel était perdu ; la lumière des lampes frontales des mineurs aidait peu. Nous ne voyions rien. Alors nous tendions l'oreille, mais le silence des tunnels était oppressant. L'air était vicié par la poussière de charbon, obstruant nos narines et nos gorges, recouvrant nos visages et nos vêtements. Les mineurs vérifiaient le taux d'oxygène chaque heure. Dans les anciennes zones épuisées de la mine, les « galeries » n'étaient pas toujours suffisamment ventilées. Ce manque d'oxygène est aussi mortel qu'un gaz toxique. Les mineurs l'appellent « le grisou noir ».

There are other dangers in tunnel coal mining: «float dust», for example, tiny particles of coal that accumulate as the cutting machine works at the face of the coal-seam. Just a random spark from the cutting bit can ignite these particles,

causing an explosion with the power of dynamite. «Bounce»-a deceptively light-hearted term used by miners to describe the tremendous heave caused by the earth settling-can start a cave-in from which no one escapes.

D'autres dangers menacent dans les mines de charbon en galerie : « la poussière volatile » (float dust), par exemple, ces infimes particules de charbon qui s'accumulent au fil du travail de la hacheuse sur le front de taille. Une simple étincelle, jaillie du taillant, peut enflammer ces particules et provoquer une explosion d'une puissance équivalente à celle de la dynamite. « Le coup de terrain » – terme étrangement anodin utilisé par les mineurs pour décrire les violentes secousses causées par le tassement du sol – peut déclencher un éboulement dont personne ne réchappe.

The young miners like the challenge and the danger. They have discounted the odds of «knowing that some day you might buy it.» A miner said, matter-of-factly, «It's not boring. I guess the danger has something to do with it.» A face boss told us, «Miners aren't loyal to the company, they're loyal to the coal. They're like sailors going to sea. They pit themselves against the earth the way sailors go out to sea.»

Les jeunes mineurs aiment le défi et le danger. Ils ont accepté l'idée « de savoir qu'un jour, ça pourrait vous coûter la vie ». L'un d'eux déclara, avec froideur : « C'est jamais monotone. Je suppose que le danger y est pour quelque chose. » Un chef de taille nous confia : « Les mineurs ne sont pas fidèles à la compagnie, ils le sont au charbon. Ils sont comme des marins en mer. Ils se mesurent à la terre comme les marins affrontent l'océan. »

And then there are what one mine foreman called the «tender ones,» the men who grew up together, went to school together, whose brothers or fathers or uncles are miners, and who, right out of high school, could make top wages in mining. They like working together, working on a team, watching out for each other. Roger Tims, a twenty-one-year-old miner from Reliance, Wyoming, said, «I like it. I really like it down there. Nobody can get eo you.»

Et puis il y a ceux qu'un contremaître appelait les « sensibles » : des hommes qui ont grandi ensemble, sont allés à l'école ensemble, dont les frères, pères ou oncles sont mineurs, et qui, dès la sortie du lycée, pouvaient gagner des salaires élevés dans la mine. Ils aiment travailler ensemble, en équipe, veillant les uns sur les autres. Roger Tims, mineur de vingt et un ans originaire de Reliance, dans le Wyoming, disait : « J'aime ça. J'aime vraiment être là-dessous. Personne ne peut vous atteindre. »

In 1979, when Avedon first photographed in Oklahoma and Texas, the cocksure «gimme cap» had all but replaced the venerable Stetson. Roughnecks and roustabouts swarmed into the oil fields. A West Texas rancher complained, «I have a hard time keeping young cowboys. They can make more money in the oil patch.» Traditionally the men working on a drilling rig are tough and idiosyncratic. They work as a team, doing a dangerous job in the «sorriest conditions you ever saw: 110 degrees out in Odessa or minus 40 up on the side of some mountain in Wyoming. It's miserable.» But the conditions bind the men together; they know that they can do well what other men cannot do at all.

En 1979, quand Avedon photographia pour la première fois en Oklahoma et au Texas, la casquette arrogante « gimme cap » avait presque entièrement remplacé le vénérable Stetson. Les roughnecks et les roustabouts affluaient vers les champs pétrolifères. Un éleveur de l'Ouest texan se plaignait : « J'ai du mal à garder mes jeunes cow-boys. Ils gagnent plus d'argent dans les gisements de pétrole. » Traditionnellement, les hommes qui travaillent sur un derrick sont coriaces et excentriques. Ils forment une équipe, exerçant un métier dangereux « dans les pires conditions que vous puissiez imaginer : 110 degrés à Odessa ou -40° sur les flancs d'une montagne du Wyoming. C'est l'enfer. » Mais ces conditions soude les hommes ; ils savent faire ce que la plupart des autres ne pourraient même pas tenter.

PAGE

Drilling for oil is about pressure. A rig worth as much as ten million dollars is run by a crew of five or six men. Three «floorhands» work on the platform joining thirty-foot sections of steel pipe. A «driller» tends the enormous motors that power the rig. And a lone man stands in the derrick ninety feet above the platform, «stabbing» sections of drill pipe in the hole. These men know that more can go wrong than right. As they drill down into the earth through layers of rock, they can hit a pocket of gas at any depth and at any time. The pressure forcing the gas and oil and rocks up the drill

pipe causes a friction so great that the gas stream ignites. Within seconds the fire is «hot enough to melt that rig on down like a candle.» A «blowout» can last a day or a week or a year.

Forer du pétrole, c'est gérer la pression. Un derrick valant jusqu'à dix millions de dollars est opéré par un équipage de cinq ou six hommes. Trois « valets de plancher » assemblent sur la plateforme des sections de tuyaux d'acier de neuf mètres. Un « foreur » surveille les moteurs géants qui actionnent l'installation. Et un homme solitaire se tient dans le mât, à vingt-sept mètres au-dessus de la plateforme, « enfonceant » les trépons dans le puits. Ces hommes savent que les risques l'emportent sur les succès. À mesure qu'ils creusent à travers les couches rocheuses, ils peuvent percer une poche de gaz à n'importe quelle profondeur, à n'importe quel moment. La pression qui propulse gaz, pétrole et roches dans les tuyaux génère une friction telle que le flux s'enflamme. En quelques secondes, l'incendie devient « assez chaud pour faire fondre ce derrick comme une bougie ». Un « blowout » peut durer un jour, une semaine, ou un an.

In 1979, the use of seismic techniques to locate oil trapped in the fractured limestone of the Austin Chalk, forty miles east of the state capital, sparked a full-fledged Texas oil boom. The quiet, agricultural community of Giddings was transformed into the business and residential center of the Austin Chalk formation. «Courthouse boys» and «leasehounds,» «roughnecks» and «pipe liners» descended on Giddings, jolting the county seat with new money, land deals, and oil field production. Within a year and a half, over two hundred drilling rigs were running twenty-four hours a day, seven days a week. Living quarters were so scarce that one entrepreneur turned steel oil-storage tanks, ten feet in diameter, on their sides, cut a door in one end with a blow torch, put two bunks and an air conditioner inside, and rented the oil tank-condos for five hundred dollars a month. Mineral rights, the ownership of oil and gas deposits beneath the land's surface, rose from five dollars an acre to five hundred dollars an acre. Some farmers who had once made six thousand dollars a year selling cows now cashed royalty checks totalling eighty thousand dollars a year. The church-going, family-oriented community saw the divorce rate skyrocket.

En 1979, l'utilisation de techniques sismiques pour localiser le pétrole piégé dans le calcaire fracturé de l'Austin Chalk, à soixante kilomètres à l'est de la capitale de l'État, déclencha un véritable boom pétrolier au Texas. La communauté agricole tranquille de Giddings se mua en centre économique et résidentiel de la formation Austin Chalk. « Les avocats de tribunal », « les chasseurs de baux », « les roughnecks » et « les poseurs de pipelines » déferlèrent sur Giddings, bouleversant cette petite ville avec leur argent frais, leurs transactions foncières et leur production pétrolière effrénée. En dix-huit mois, plus de deux cents derricks tournèrent vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Le logement devint si rare qu'un entrepreneur coucha des citernes de stockage en acier – dix pieds de diamètre – sur le flanc, y découpa une porte au chalumeau, y installa deux couchettes et une climatisation, puis loua ces « condos-citernes » cinq cents dollars par mois. Les droits miniers – la propriété des gisements de pétrole et de gaz sous la surface – passèrent de cinq à cinq cents dollars l'acre. Certains agriculteurs, qui gagnaient autrefois six mille dollars par an en vendant du bétail, encaissaient désormais des chèques de royalties s'élevant à quatre-vingt mille dollars annuels. Dans cette communauté pieuse et familiale, le taux de divorce s'envola.

But the Austin Chalk boom was too good to last; the town of Giddings became the victim of market forces far beyond its control. The price per barrel of oil dropped from a high of forty dollars in 1980 to twenty-nine dollars by mid-1982; simultaneously, oil demand fell by fifty percent. The rig count in the Giddings area went below twenty. Oil-field workers drifted to unskilled jobs in other parts of the country. Less than four years after the boom began, the laundromats were almost empty, the spec-house builders found that their bankers' attitudes had changed, and Giddings unwillingly readjusted to the end of over-night success.

Mais le boom de l'Austin Chalk était trop beau pour durer : la ville de Giddings devint la victime de forces économiques bien au-delà de son contrôle. Le prix du baril de pétrole chuta, passant d'un pic à quarante dollars en 1980 à vingt-neuf dollars mi-1982 ; dans le même temps, la demande en pétrole s'effondra de cinquante pour cent. Le nombre de derricks en activité autour de Giddings tomba sous la barre des vingt. Les travailleurs du pétrole migrèrent vers des emplois non qualifiés aux quatre coins du pays. Moins de quatre ans après le début de l'eldorado, les laveries automatiques se vidèrent, les promoteurs immobiliers découvrirent que leurs banquiers avaient changé d'attitude, et Giddings dut, à contrecœur se résigner à la fin de son succès éphémère.

In Omaha, Nebraska, and Amarillo, Texas, Avedon again photographed men whose faces were covered this time in red and purple. They work in meatpacking plants, slaughtering about three hundred head of cattle per hour. With rotating shifts of 100 to 140 men, the planes are in operation fourteen to eighteen hours a day. The cattle are driven from outside pens up a ramp to a narrow retainer. There, lunging and bawling, each animal is killed by a «knocking gun,» which shoots a pin into its head. Immediately a shackle pin, wrapped around the animal's hind leg, jerks it into the air. The carcasses clatter along a rail in front of an assembly line of workers. First a great automatic scythe rips off the hide. Then a man on the «kill floor» splits the animal, cutting off its forelegs and its head, gutting its stomach. The kill floor is loud, hot, and steamy. Hose-water blasts the carcasses, washes the floor, and cleans the blood from the men's chests and arms.

À Omaha, dans le Nebraska, et à Amarillo, au Texas, Avedon photographia des hommes dont les visages étaient cette fois couverts de rouge et de violet : les employés des abattoirs. Ils y abattent environ trois cents têtes de bétail par heure. Avec des équipes tournantes de 100 à 140 hommes, les chaînes d'abattage fonctionnent quatorze à dix-huit heures par jour. Le bétail est conduit des enclos extérieurs vers une rampe étroite. Là, ruant et mugissant, chaque animal est tué d'un « pistolet d'étourdissement », qui lui enfonce une tige dans le crâne. Aussitôt, un crochet enserme sa patte arrière et le soulève brutalement en l'air. Les carcasses glissent le long d'un rail devant une chaîne de travailleurs. D'abord, une faucheuse automatique arrache la peau. Puis, sur le « sol d'abattage », un homme fend l'animal, lui sectionne les pattes avant et la tête, puis le vide de ses entrailles. L'atmosphère y est bruyante, étouffante et humide. Des jets d'eau sous pression rincent les carcasses, nettoient le sol et lavient le sang des poitrines et des bras des ouvriers.

Of all the jobs we saw in the oil fields, in underground mines, on construction sites the work in the slaughterhouse was the most exhausting and unrelieved. The odor is sickening, and the noise never lets up.

De tous les métiers que nous avons observés – dans les champs pétrolifères, les mines souterraines ou sur les chantiers –, celui d'abattoir était le plus épuisant et le plus implacable. L'odeur y est nauséabonde, et le bruit ne cesse jamais.

On August 22, 1980, we were eating breakfast at Keith's Lunch and Breakfast in Provo, Utah. A man sat facing us, two booths away. He was gaunt and dirty. He gestured, rolled his eyes, crying as he talked to himself. It was difficult to tell his age. He looked different than the local people in the booths around him. We wondered how to approach him. But when Avedon introduced himself, the man was glad to talk.

Le 22 août 1980, nous prenions notre petit-déjeuner chez Keith's Lunch and Breakfast à Provo, dans l'Utah. Un homme était assis en face de nous, deux box plus loin. Il était émacié et sale, gesticulait, roulait des yeux et pleurait en parlant tout seul. Impossible d'estimer son âge. Il tranchait avec les habitués attablés autour de lui. Nous hésitions sur la manière de l'aborder. Mais quand Avedon se présenta, l'homme accepta volontiers de discuter.

His name was Richard Garber. Months before, he had come up from the south to look for work in Utah. He talked about losing his car. It had been impounded for a parking violation and he had no money to get it back. His life was painful, he said, and he wanted to die. He went up into the mountains, alone, for four weeks. He had no food. Once he heard the whine of a train whistle as it snaked along the Utah Valley. He hated the sound. «A train whistle is the loneliest sound you'll ever hear.»

Il s'appelait Richard Garber. Quelques mois plus tôt, il était remonté du Sud pour chercher du travail dans l'Utah. Il nous parla de sa voiture, saisie pour stationnement interdit – il n'avait pas les moyens de la récupérer. Sa vie était un calvaire, disait-il, et il voulait mourir. Il était parti seul dans les montagnes pendant quatre semaines, sans nourriture. Un soir, il avait entendu le gémissement lointain d'un sifflet de train serpentant dans la vallée de l'Utah. Ce son l'avait horripilé. « Un sifflet de train, c'est le cri le plus solitaire qui soit. »

Just that morning Garber had walked down from the mountains. He had tried to telephone his mother in a distant state but was told she had been put in a mental institution. He was standing on the corner of Center Street, next to the post office, when a man gave him some money for breakfast at Keith's.

Ce matin même, Garber était redescendu des montagnes. Il avait tenté d'appeler sa mère, dans un État lointain, mais on lui avait appris qu'elle avait été placée en hôpital psychiatrique. Il se tenait au coin de Center Street, près du bureau de poste, quand un inconnu lui avait donné de quoi prendre son petit-déjeuner chez Keith's.

PAGE

The assistants set up the camera at the end of the parking lot. The light had not yet come over the buildings. In the shadows, the morning air was cold. Avedon talked to Richard Garber during the sitting. He asked him how he felt when he was alone up in the mountains. He continued to photograph as Garber remembered wanting to die. In front of the white seamless paper, in the shade, with only a thin jacket over his «Mardi Gras» T-shirt, he shivered. When the session was over, Avedon stood him in the sunlight.

Les assistants installèrent l'appareil au fond du parking. La lumière n'avait pas encore franchi les bâtiments. Dans l'ombre, l'air matinal était glacé. Avedon parla à Richard Garber pendant la séance. Il lui demanda ce qu'il ressentait, seul là-haut dans les montagnes. Garber évoqua son désir de mourir, et Avedon continua de photographier. Devant le fond blanc immaculé, à l'ombre, vêtu seulement d'une veste légère sur son T-shirt « Mardi Gras », il frissonnait. Quand la séance prit fin, Avedon le plaça en plein soleil.

Later that morning, Richard Garber was taken to the Alcoholic Rehabilitation Center on the outskirts of town. Ironically, alcohol was not one of Garber's problems, but the Center was Provo's only shelter. That afternoon we stopped by to visit him. His spirits had picked up considerably after hourly doses of vitamins and orange juice. He asked us to sit outside on the grass in the sun. We were at an altitude of five thousand feet, looking over Provo and the Utah Valley; the air was cool and dry. Richard Garber continued his Story. He was up in the mountains: 'All I thought about was Big Macs, French fries, and watermelon.' He talked about the kind of work he liked to do. He said he wanted to go to Salt Lake City to be a waiter, not a busboy.

Plus tard ce matin-là, Richard Garber fut conduit au Centre de réadaptation pour alcooliques, en périphérie de la ville. Ironie du sort, l'alcool n'était pas son problème, mais c'était le seul refuge que Provo offrit. Cet après-midi-là, nous passâmes le voir. Son moral s'était nettement amélioré après des doses horaires de vitamines et de jus d'orange. Il nous demanda de nous asseoir dehors, sur l'herbe, au soleil. Nous étions à 1 500 mètres d'altitude, dominant Provo et la vallée de l'Utah ; l'air était frais et sec. Richard Garber poursuivit son récit. Là-haut, dans les montagnes, « je ne rêvais que de Big Macs, de frites et de pastèque ». Il parla des métiers qui lui plaisaient. Il voulait aller à Salt Lake City pour devenir serveur, « pas plongeur ».

Finally, when we got up to leave and walked towards our car, he stood in the doorway of the Alcoholic Rehabilitation Center. He looked cheerful, he looked as if he might enjoy Salt Lake City. He waved and called out, «Oh rev wah' or whatever they say.»

Quand nous nous levâmes pour partir et marchâmes vers notre voiture, il resta debout dans l'encadrement de la porte du Centre. Il avait l'air en forme, comme s'il pouvait vraiment s'épanouir à Salt Lake City. Il nous fit un signe de la main et lança : « Au revoir'... ou ce qu'on dit, là. »

Ten Sleep, Wyoming. Two Dot, Montana. Faith, South Dakota. Jackpot and Winnemucca Crownpoint and Window Rock. Wolf Creek, Rocksprings, Shiprock and Showlow. One hundred and eighty-nine cities and towns in all. Seventeen states. Seven hundred and fifty-two people photographed. The first portrait was taken on March 10, 1979, in Sweetwater, Texas. The last-October 28, 1984, at the State Fair of Texas.

Laura Wilson

Ten Sleep, Wyoming. Two Dot, Montana. Faith, Dakota du Sud. Jackpot, Winnemucca, Crownpoint, Window Rock. Wolf Creek, Rocksprings, Shiprock, Show Low. Cent quatre-vingt-neuf villes et bourgs au total. Dix-sept États. Sept cent cinquante-deux personnes photographiées. La première portrait fut pris le 10 mars 1979, à Sweetwater, Texas. Le dernier, le 28 octobre 1984, à la Foire d'État du Texas.

Laura Wilson